



HAL
open science

Pour une épistémologie “ rétrospective ”, ou “ descendante ” en sciences du langage

Jean Léo Léonard, Dembele, Souleymane

► To cite this version:

Jean Léo Léonard, Dembele, Souleymane. Pour une épistémologie “ rétrospective ”, ou “ descendante ” en sciences du langage: Georges Millardet (2010a-c) et la dialectologie générale . ROIG, Audrey; TOUTAIN, Anne-Gaëlle. Concert mondial de linguistique française. Mélanges offerts à Franck Neveu, pp.73-90, 2023. hal-04096548

HAL Id: hal-04096548

<https://hal-univ-montpellier3-paul-valery.archives-ouvertes.fr/>

hal-04096548

Submitted on 12 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean Léo Léonard et Souleymane Dembele
(Dipralang EA 739, Université de Montpellier 3 et Université de Bamako)

Pour une épistémologie « rétrospective », ou « descendante » en Sciences du Langage : Georges Millardet (2010a-c) et la dialectologie générale

1. Introduction

1.1. Problématisation

Il est coutume en histoire des idées linguistiques d'adopter un point de vue soit *situé*, soit *prospectif* : dans le premier cas, on observe une tranche temporelle de l'histoire des idées en synchronie, par exemple le tournant entre 19^e et 20^e siècle en linguistique ; dans le second, on tente de montrer comment une époque a posé les bases des idées qui émergeront à des périodes plus tardives, en remontant le temps. Dans les deux cas, on s'en tient à des faits de *synchronie* ou de *diachronie*. Nous proposerons ici une *transchronie* : nous tenterons de montrer comment des idées et méthodes modernes, bien qu'impensables à une époque passée donnée, sont autant d'intuitions fulgurantes qui, même si elles semblent relever de la dynamique du précurseur, n'en sont pas moins irréductiblement liées à leur période. Il s'agira donc moins d'une machine à remonter le temps épistémologique que d'une machine à court-circuiter celui-ci, par extrapolation. Sans être atemporelles, puisque chronologiquement situées, les idées heuristiques transcendent le temps, notamment par le jeu immanent de la raison, contrainte par la finitude des prémisses logiques, et la prégnance de la *Gestalt* (façon, mais ici plutôt *art* de se représenter le réel dans toute sa complexité, ou à travers des fragments de cette complexité ; *vision* personnelle, idiosyncrasique, de l'état des choses observé). On peut aussi parler d'une certaine forme de *longue durée* dans l'émergence des idées linguistiques (cf. Le Goff 2014 en histoire, pour une critique de la notion de *périodisation*). Or, cette « longue durée » n'est en rien linéaire : elle est faite de défrichages, de tâtonnements, de bifurcations, d'approximations, de cristallisations successives, jusqu'à des phases d'émergence soudaine (Lotman 1994 : 43-48), comme c'est le cas pour la Phonologie CVCV (Scheer 2004, 2015).

Cette démarche, que nous qualifierons de *rétrospective* ou de *descendante*, permet de transcender également l'anachronisme, dans la mesure où on ne prétend pas nécessairement qu'une idée novatrice aurait existé telle quelle par le passé, et n'aurait fait qu'être « redécouverte », ce qui serait simpliste. On proposera plutôt de reconsidérer des idées du passé à la lumière de celles du présent, afin de montrer que des pistes analogues étaient en voie d'exploration, créant des lignes de recherche embryonnaires, qui peuvent se croiser *a posteriori* avec celles pleinement développées de nos jours. Notre étude de cas concernera les notions d'*autosegment* et de *particule* ou *primitive* en phonologie multilinéaire (Durand 2005, Durand & Katamba 1995) ainsi que de *gabarit CVCV*, qu'on peut considérer comme implicites dans les travaux du dialectologue, phonéticien et comparatiste romaniste Georges Millardet (1876-1953), connu pour ses travaux sur les « phonèmes additionnels » (sic) en gascon landais (Millardet 1910a). Quitte à parler de « précurseurs », alors Georges Millardet peut être considéré comme tel pour le paradigme de la dialectologie générale (Rusu 1985, Léonard 2012), en synergie avec la forme de linguistique générale d'un Maurice Grammont (1933) – cf. Millardet 1910b, 1914, 1918a-b, 1921, 1923 ; v. aussi Swiggers 2001, 2009). L'apport d'une telle approche consiste à réintégrer la linguistique théorique et formelle au cœur de l'épistémologie des Sciences du langage, dont elle a été écartée ces dernières décennies, en raison de tendances contingentes (pour ne pas dire de « modes »). Nous pensons

que cette *perspective « rétrospective » formaliste* correspond à celle prônée par Franck Neveu, en congruence avec la spécificité de son apport dans ce domaine, qui envisage l'épistémologie des Sciences du langage à la croisée entre théorie de la connaissance, philosophie, histoire et sociologie des sciences.

1.2. Application : six questions de gnoséologie selon Franck Neveu

Nous retenons que la pédagogie est une praxis noble de l'exercice de la recherche : elle offre une synthèse, elle tire la quintessence d'un art ou d'une science. Nous intégrerons donc notre propos ici dans la praxis pédagogique de l'épistémologie des sciences et de la connaissance que nous propose Franck Neveu, en fondant notre transfert sur des extraits de son *son Cours de licence d'épistémologie des Sciences du Langage* (désormais, CESL), tenu à Sorbonne Université, accessible en ligne sur le lien <http://www.franck-neveu.fr/12-epistemologie.html>. On y lit cette définition liminaire de l'épistémologie :

« L'épistémologie, comme champ disciplinaire, apparaît au début du XXe siècle. Le terme, étymologiquement, est formé sur le grec épistémè (ἐπιστήμη), « science, savoir, connaissance », et logos (λόγος), « discours, langage, rationalité, logique ». On tient en général l'épistémologie tantôt pour une étude de la science, tantôt pour une étude de la connaissance. Dans le monde anglo-saxon, epistemology est employé surtout au sens de « théorie de la connaissance ». En France, le terme renvoie plus restrictivement à l'étude de la connaissance scientifique. » Franck Neveu, CESL Epistémologie. Indications bibliographiques générales, p. 1.

L'auteur poursuit en soulignant le caractère réflexif et critique de toute démarche épistémologique :

« L'épistémologie se caractérise par un discours réflexif et critique sur les sciences (elle présuppose donc la préexistence des sciences, elle décrit les sciences, et elle analyse la portée et l'intérêt des propositions et des méthodes des sciences). » (ibidem).

Nous poserons d'emblée la question de savoir pourquoi et comment l'essai de 1910 de Georges Millardet (1910a) sur « le développement des phonèmes additionnels » en gascon landais est tombé dans l'oubli, en dépit de son immense potentiel théorique pour la linguistique générale autant que pour la phonologie théorique la plus contemporaine qui soit¹.

Reprenons les questions de Franck Neveu, caractéristiques de la *gnoséologie*, ou philosophie de la connaissance, au sens large² :

- A) *Qu'est-ce que connaître ?*
- B) *Quels sont les moyens de la connaissance ? par l'expérience ? par le jugement ?*
- C) *Comment s'assurer d'une connaissance vraie de l'objet ?*
- D) *Comment éliminer les erreurs, les leurre ?*
- E) *Quels types d'objets se prétent à la connaissance ?*
- F) *Quels types de questionnements doivent être envisagés pour aboutir à la connaissance ?*

¹ Pour une contextualisation sociohistorique et gnoséologique de l'œuvre de Georges Millardet, cf. Léonard (2020), aisément accessible. Nous tenterons ici d'éviter toute redite, et supposons donc les contenus de cette contribution préliminaire connus, afin d'éviter toute redondance.

² Source : http://www.franck-neveu.fr/mediapool/76/768102/data/s_ances_3-4_2_.pdf

Nous avons indexé entre crochets ces six prérequis de toute démarche épistémologique au sens large – à vrai dire, au sens *gnoséologique*, tel que l’entend Franck Neveu – dans l’amorce de l’introduction de l’ouvrage de Georges Millardet (désormais, GM), afin de mettre en lumière le caractère programmatique de cet essai. Etant donné que, nous le verrons, cet essai avait pleinement atteint ses objectifs, il est d’autant plus regrettable que ses acquis n’aient pas davantage été exploités par les générations successives de linguistes et de phonologues. On aura beau jeu de justifier par l’ancrage empirique sectoriel (la romanistique), ou par la date de parution (quatre ans avant la guerre de 1914-18, qui ravagea l’Europe). Il n’en reste pas moins qu’un tel « oubli » contribue à jeter le doute sur le caractère réellement cumulatif des Sciences du Langage.

« Mettant en œuvre les documents réunis dans mon Petit Atlas, utilisant en même temps les matériaux fournis par mon Recueil de textes des anciens dialectes landais, j’essaie, dans cette étude, de montrer, par un exemple [B], quels résultats peut engendrer, pour la connaissance des dialectes dans une région nettement circonscrite [A], la combinaison des trois disciplines qui sollicitent à l’heure actuelle la curiosité des linguistes [C, F], et qui ne sont que les applications particulières de la méthode classique de comparaison [F] : l’étude critique des documents historiques ou littéraires, la plus ancienne des trois méthodes, celle à qui la science doit la plupart de ses certitudes actuelles ; la méthode expérimentale, née d’hier à peine, mais désormais indispensable [D] ; enfin la méthode géographique, rajeunie aujourd’hui par une école qui lui a communiqué une impulsion et une portée nouvelles. Si le concours de ces trois systèmes de recherche doit permettre au romaniste de suivre en détail le développement des dialectes particuliers parlés dans la région [E] qui fait l’objet de cette étude, ce concours peut aussi, du moins je l’espère, contribuer à répandre quelque clarté sur certains problèmes de linguistique générale [C, F]. » Millardet 1910a : 11-13.

Cette recherche, dont le caractère reste encore résolument innovant aujourd’hui même, est la suite logique des précédents travaux de GM. Comme annoncé dans le texte introductif mis en exergue *supra*, l’auteur utilise les outils existants dans son *Petit Atlas linguistique d’une région des Landes* [Millardet 1910b], ainsi que les matériaux fournis par son *Recueil de textes des anciens dialectes landais* [Millardet 1910c] – autrement dit, des matériaux de première et de seconde main. Son objectif est alors de montrer les résultats que la coalition de plusieurs disciplines peut générer pour l’analyse de données dialectales : expérimentales, philologiques et géolinguistiques. Leur concours, selon l’auteur, permet de suivre non seulement l’évolution des dialectes dans le temps et dans l’espace, mais de tester les conditions de systémicité des faits dialectaux, ce qui oppose résolument sa démarche à celle de Gaston Paris et Paul Meyer, qui prônaient la notion de continuum dialectal³. Par ailleurs, notons que dans ce qui va suivre, GM ne fait jamais que reprendre comme châssis analytique

³ Dans sa célèbre conférence « Les parlers de France » – lecture donnée à la réunion des Sociétés Savantes du 26 mai 1888 –, Gaston Paris avait énoncé le principe suivant, désormais obsolète ou invalidé par de nombreuses études de cas : *"Et comment, je le demande, s’expliquerait cette étrange frontière qui de l’ouest à l’est couperait la France en deux en passant par des points absolument fortuits ? Cette muraille imaginaire, la science, aujourd’hui mieux armée, la renverse, et nous apprend qu’il n’y a pas deux France, qu’aucune limite réelle ne sépare les Français du nord de ceux du midi, et que d’un bout à l’autre du sol national en nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées."* (Paris 1888 : 164). Rien de plus étranger à l’approche de GM que cette *Gestalt* continuiste et atomiste. À ce titre, on peut qualifier d’ailleurs la *Gestalt* de GM de *diasystémique* (cf. Weinreich 1954) avant l’heure, même si GM est indéniablement pré-structuraliste.

la dichotomie néogrammairienne entre facteurs psychologiques et facteurs physiologiques du changement linguistique – le premier rend compte des mécanismes d’analogie, le second, du changement phonétique. Mais s’il reprend cette division devenue triviale, il le fait en la mettant tout entière au service de sa macro-catégorisation des sons transitoires et adventices, ce qui fait de lui bien plus qu’un émule des néogrammairiens. Sa formation de phonéticien et son ancrage empirique dans la phonétique instrumentale, ainsi que son intérêt pour la linguistique générale alors émergente, notamment grâce à Antoine Meillet et à Maurice Grammont, contribuent à faire de lui un linguiste préstructuraliste original, profondément enraciné dans la philologie et la dialectologie, outre sa culture comparatiste (cf. Léonard 2020a).

2. Actualité épistémologique de la thèse des « phonèmes additionnels » de Millardet

2.1. Le plan cognitif

Insertion, épenthèse, prothèse, transition ou soutien, disions-nous – ce que GM appelle les « phonèmes additionnels », étiquette qu’on ne doit en aucun cas lire selon une clé structuraliste : tout au plus s’agit-il de ce qu’on appellerait aujourd’hui en phonologie des *segments*, ou des *composantes segmentales* des « phonèmes » à proprement parler. Selon l’auteur, ces faits sont non seulement *variés* mais aussi *connexes*. Pour lui, certains de ces phénomènes sont liés à des causes extra-phonétiques tandis que d’autres sont liés à la *tendance universelle* qu’il désigne sous le nom de *segmentation*, équivalent à un processus de *fragmentation segmentale*, mais aussi de réanalyse, sur le plan cognitif. La performance fragmente, par la dynamique co-articulatoire interne et externe aux mots (*sandhi*), tandis que la compétence rassemble, par réanalyse et *Gestalt* lexicale.

Tout d’abord, l’auteur énumère tous les faits d’ordre « intellectuel » – on dirait aujourd’hui, *cognitifs* –, avant d’envisager les phénomènes de segmentation dus aux dynamiques physiologiques (la dimension *aérodynamique* de la parole). L’auteur pense que la présence des cas de prothèses, d’épenthèses ou d’adjonctions suppose une méprise ou une mésinterprétation chez les locuteurs, sur le plan de l’interface signifiant-signifié (même s’il n’utilise pas ces termes saussuriens). Les mots contigus se transmettent souvent des sons lors de la communication, par chevauchement, contrecarrant le principe de linéarité, sur le plan abstrait de ce que nous considérons aujourd’hui être la dimension phonologique, catégorielle, du langage et des langues (et du langage à travers les langues). Ces sons transférés, interactifs, sont autant d’intrus, qui finissent par s’intégrer au mot attracteur. Cette insertion selon GM, provient d’une *contamination* – par interaction des syllabes et fragments de syllabes dans la chaîne parlée. Ce fait peut-être dû soit à l’inattention, soit à l’impuissance du sujet parlant à démêler les unités dans la pratique de la parole. A cet effet, il agglutine les vocables et les confond en un seul.

L’agglutination de l’article défini sert d’illustration de ces « phénomènes intellectuels ». Parfois, la consonne initiale de cet article masculin ou féminin se colle au mot suivant commençant par une voyelle. Ce fait relève de l’élision, mais finit par devenir organique. L’article défini subit le plus fréquemment l’agglutination – à la différence de l’article indéfini : lat. *UMBICULU > *lumbr’il*, *lumbr’il* (Morcenx-3) ‘nombril’, lat. HUTICA *’ycə*⁴ (Luglon-21), mais *l’ycə* (Villenave-13, Arengosse-12, Arjuzanx-4) ‘cercueil’.

« *Le plus souvent un petit mot, d’ordinaire un proclitique est incorporé en partie ou en totalité au mot qui suit. L’article défini, en particulier, est sujet à cet accident* » (*op. cit.*, 14).

⁴ Nous restituons ici en API (Alphabet Phonétique International) les transcriptions phonétiques de GM, données en alphabet Rousselot-Giliéron, ainsi [c] vaut pour une occlusive sourde médiopalatale, [y] vaut pour une voyelle haute labiopalatale, etc. L’accent est indiqué par une apostrophe avant le noyau syllabique.

Ainsi, lat. ULMU > owl'um, awl'um, al'um, ul'um, mais aussi al'um 'orme', dont la dernière forme s'analyse comme a=(u)l'um > a.(u)l'um⁵, par mécoupure ou « agglutination ».

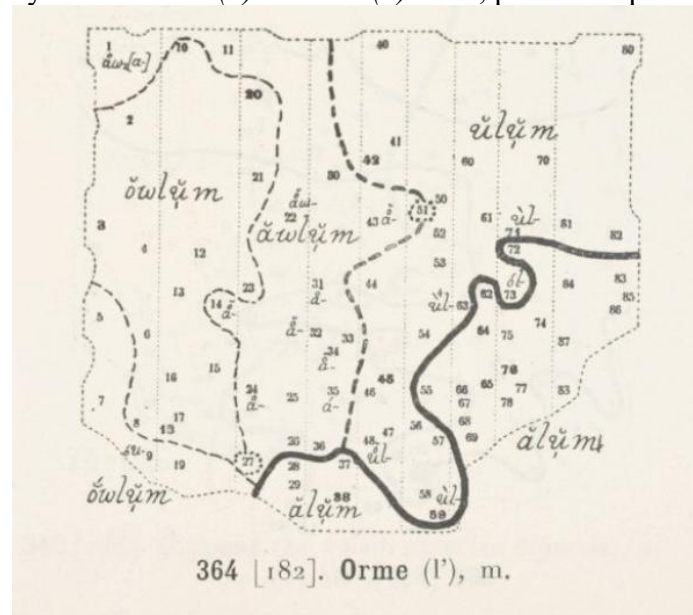


Figure 1. Carte 364 du *Petit Atlas* (Millardet 1910b : 294) : 'orme' < ULMU

GM réunit sciemment les lemmes 'oreille' < AURICULA, à diphtongue étymologique, primaire, et 'orme' < ULMU, à diphtongue secondaire issue de sandhi et de fausse coupe morphologique, sur la même page de son *Petit atlas...*, afin de montrer l'alignement des noyaux syllabiques initiaux de ces deux items, en parfaite coïncidence aréologique (autrement dit, géolinguistique), comme le suggère le fac-similé de carte de la figure 2 *infra*. Pour GM, la (dia)systemique en géolinguistique est une tendance prégnante aussi bien dans son domaine que sur le plan universel, et elle réunit dans des aires convergentes des produits de changement hétérogènes.

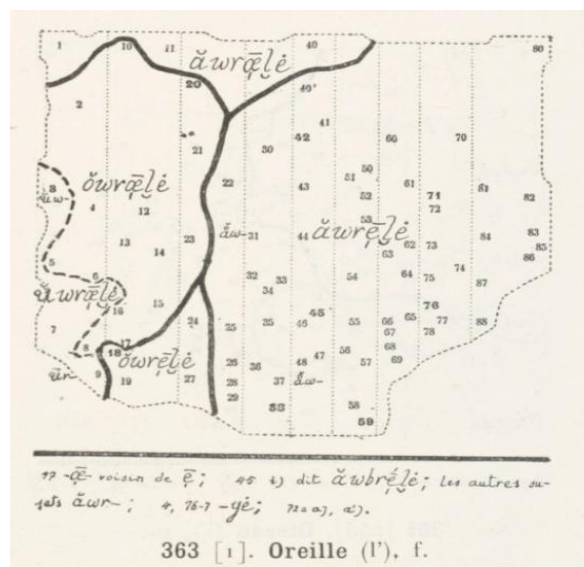


Figure 2. Carte 363 du *Petit Atlas* (Millardet 1910b : 294) : 'oreille' < AURICULA

⁵ Nous restituons les conventions de segmentation modernes, qui séparent un clitique d'un lexème par le signe =, et indiquent la fusion d'une ancienne affixation par un simple point, au lieu d'un tiret : dans la séquence diachronique a=(u)l'um > a.(u)l'um, on suppose donc que la voyelle initiale procède d'un ancien proclitique au féminin (< lat. ILLA), ensuite fusionné par mécoupure au lexème, avec transfert de genre msc > fém. démotivé.

En ce qui concerne la réanalyse au féminin de ULMU latin, de genre masculin hérité, GM évoque « l'article féminin qui cède son *a* au mot subséquent [aboutissant à] une série [*l-um > la lum > l-alum*]⁶ » (p. 16) ; « la prothèse morphologique de l'*a*- tend donc à rendre masculins les substantifs féminins, lorsque les conditions sont favorables (...) L'incorporation au substantif féminin de l'*a*, enlevé de l'article, ôte à celui-ci sa valeur féminine, et, sous l'action, parfois combinée, soit d'une finale d'allure masculine, soit d'un genre masculin latent dans la région, le mot change mécaniquement de genre » (p. 17). L'agglutination peut également concerner les prépositions, dans des groupes syntaxiques. Selon l'auteur, dans le Comminges, la préposition (de) prête son « *d* » sur d'autres points : <*a-d-asso, a-d-aysso*>⁷ 'pour cela', <*a-d-aquet, a-d-aquere*> 'pour ce, pour cette', <*pr-a-d-èt, pr-a-d-æt*> 'pour lui', <*a-d-algun*> 'à aucun', <*a-d-autre*> 'à autre', etc. (p. 21). Afin de soutenir l'hypothèse de la formation prépositionnelle issue de lat. DE et non AD, GM a recours à l'une des trois explications décrites dans son introduction : la géolinguistique. Ainsi, il fait remarquer :

« Quelle est l'origine du -d- dans tous ces groupes ? Au premier abord, on est tentés de croire qu'il représente le -d- final de la préposition latine ad. Telle est l'explication fournie par Chabaneau pour limousin ad uno, ad aqueü. L'existence bien connue dans l'ancien provençal de liaisons telles que az-ela, quez-eu semble parler en faveur de cette explication. Mais la géographie vient ici encore au secours de l'histoire et montre que, du moins dans la région qui nous occupe, les faits se sont passés différemment. Dans une partie du domaine landais, le [-d-] latin est passé à [-z-]. Or, dans cette région, il n'existe aucun exemple ancien ou moderne az-èt, az-ops, etc. Le -d- est général. (...) La véritable source dont est sorti ce -d- est la préposition de. Cette préposition entre volontiers en combinaison avec ad, comme avec in. Un de nos textes anciens écrit a-de-sso 'pour cela'. » (p. 21-22)

L'argumentaire est d'autant plus moderne qu'il conditionne l'explication du changement linguistique à l'intrication de contraintes de phonétique syntaxique et de morphosyntaxe, tout en postulant l'incidence de sous-systèmes de combinatoires – une approche qu'on peut qualifier de préstructuraliste. De là, GM monte encore en généralité épistémologique, quand il écrit, à la page suivante :

« Comment expliquer la généralisation de ces tournures ? La tendance à éviter l'hiatus a une grande influence. Cette tendance ne s'exerce pas partout en Gascogne avec la même rigueur. Il semble que la région centrale du Gers et des Hautes-Pyrénées y cède moins volontiers. Mais ailleurs la répugnance pour l'hiatus prévaut. Tous les matériaux sont bons pour remplir le rôle de bouche-trou. Ici, dans le nord-est des Landes, là, dans les Basses-Pyrénées, plus loin, dans le Comminges, la préposition de prête son d ; sur d'autres points, inde fournit un n ; l'article détache un l, un z apparaît. L'hiatus est une menace perpétuelle à l'indépendance et à l'intégrité des syllabes. Les personnes qui parlent le sentent confusément. Elles veulent empêcher cette fusion des mots, nuisible à l'intelligence de leur discours. » (p. 23).

⁶ Transposons en segmentation moderne : *l=um > la=lum > l=alum*

⁷ Les chevrons ensèrent des notations graphémiques, non API, les plus proches possible de celles retenues par GM en l'occurrence.

En termes de Théorie de l'Optimalité, aujourd'hui, on paraphaserait à l'aide d'une contrainte de conditions de marquage qu'on noterait *HIATUS, qui entrerait en conflit avec la famille de contraintes de fidélité lexicale, notamment quand on constate, comme le fait GM⁸ :

« l'unanimité absolue des sujets à éviter la séquence [a ak'et], dont une contraction immanquable ferait un incompréhensible [ak'et], (ce qui) montre combien chaque sujet parlant, dans son désir d'être compris, choisit instinctivement la forme syntaxique qui a le plus de relief. » (*ibidem*).

Pour GM, le hiatus est un phénomène qui dérange l'indépendance et l'intégrité des syllabes, ce qui peut induire, en somme non plus seulement des « fausses coupes », ou mécoupures et agglutinations, comme nous l'avons vu précédemment, mais des surcoupes en quelque sorte (terme qu'il n'utilise pas pour autant), comme avec l'insertion de la préposition *de*. Pour GM, les fausses coupes des mots induisent en tous cas des additions accidentelles. Parfois, le préfixe d'un mot peut se transporter en tête du mot suivant. À la différence des dialectologues qui l'ont précédé, comme Rousselot et Gilliéron, qui s'intéressaient avant tout au mot comme isolat empirique, GM s'intéresse au groupe de souffle, à la chaîne parlée, à la phonotactique syntagmatique.

Après avoir étudié ces croisements par addition ou adjonction, GM s'attèle à analyser les croisements par conjonction, comme la *contamination* due aux fausses coupes des mots, susceptible de provoquer à terme des *disparitions* : (fr. *flueur* X *fleur* > fleur), des *substitutions* : (*cras* X *gras* > gras), aboutissant à des changements considérables : (*calfater* X *feutre* = calfeutrer), etc. (p. 29). Il définit deux types de croisements : *endogènes* et *exogènes*. Pour le premier, l'auteur se réfère à deux mots dans le même parler présentant des affinités de forme, de sens ou les deux à la fois. Par « exogène », il entend deux mots appartenant à deux parlars voisins. Dans ces cas de « collisions » (un mot cher à Gilliéron, mais que GM prend soin de ne pas utiliser), les deux mots finissent par fusionner, souvent pour créer un troisième. Les dénominations de la grenouille de buisson – la rainette – dans le domaine du *Petit atlas*, en donnent un exemple criant (cf. figure 3 *infra*).

⁸ Nous montrons dans Léonard (2022) à quel point la question de la résolution de hiatus consécutive à des phénomènes d'évolution phonétique est un mécanisme fondamental dans la diversification de la morphologie flexionnelle d'une langue comme le finnois, du point de vue de son diasystème. En termes d'universalité du phénomène décrit, GM s'avère visionnaire. Dans Léonard et Demele (2021), nous avons également envisagé l'application de ce principe explicatif de la contrainte *HIATUS en typologie contrastive finnois vs. mamara (senoufo, niger-congo), pour décrire et expliquer la diversification diasystémique de ces deux domaines dialectaux non apparentés, mais convergents sur ce point, en termes d'universaux morphologiques.

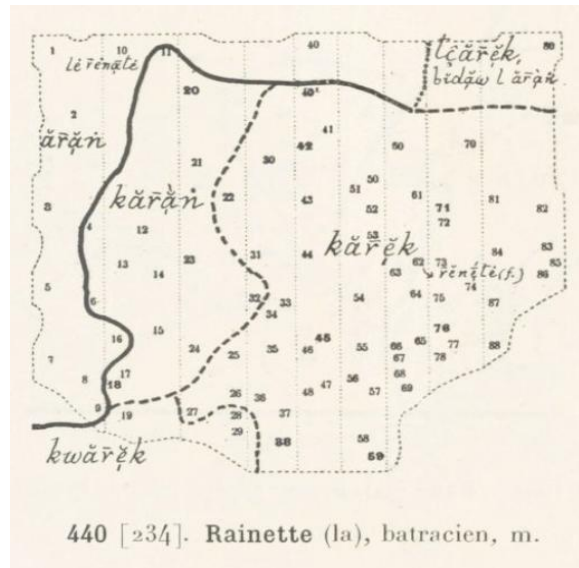


Figure 3. Carte 440 du *Petit Atlas* (Millardet 1910b) : ‘grenouille rainette’
< RANA+Suff.Dim.Fém.

« La même idée, le même objet sont exprimés dans deux régions limitrophes par deux mots différents : au point de jonction, les deux mots se fusionnent pour en produire un troisième. C’est à ce croisement exogène que sont dues plusieurs prothèses ou insertions (...). Tel est le cas [du] nom de la grenouille de buissons, appelée en français « rainette ». Deux formes apparaissent aux extrémités de notre domaine : à l’ouest [ar:’an] représentant du lat. RANA ; à l’est [kar:’ek], dont j’ignore l’étymologie. Je ne connais pas de meilleur exemple de la force probante que la géographie peut apporter dans une démonstration linguistique. » (p. 30-31).

Ainsi, pour GM, les prothèses sont fréquemment dues au croisement exogène. Selon l’auteur, le croisement peut être conforté par d’autres facteurs. Il soutient que les croisements les plus fréquents sont ceux d’affinité de sens et de forme. Le raisonnement de GM préfigure la notion d’*amphizone* en dialectologie moderne, ou d’*aire de transition*, autrement dit, d’*aire intermédiaire*, mais qui s’avère être toujours davantage que la somme de ses parties. On remarquera également qu’il n’hésite pas à avoir recours à l’*ars nescientia* (cf. Petit 2016), quand son érudition atteint ses limites – comme avec la forme orientale [kar:’ek].

2.2. Le plan aérodynamique

La phonétique expérimentale explique les manières dont les sons sont produits à travers l’appareil articulatoire (souffle, obstruction, position et contact lingual ou labial), en passant par le filtre de la phonation (la voix), qui relève de la *composante aérodynamique* de la production de la parole. C’est à ce deuxième facteur que s’intéresse GM à partir de la p. 47 de son essai (« Phénomènes phonétiques : la segmentation »). Pour l’auteur, il suffit d’un défaut de coordination dans les mouvements organiques pour modifier le son souhaité – représenté en compétence, dans son passage à la performance, aux réalisations, en termes modernes. D’où le dédoublement de certains phonèmes. GM nous écrit ainsi, dans le plus pur style du maître de tous les phonéticiens de l’époque, l’abbé Rousselot :

« L’émission d’un phonème, considéré isolément, est le résultat, non d’un mouvement articulatoire unique, mais d’une combinaison de mouvements variés qui intéressent divers organes. La production du son le plus simple, de la voyelle [a] par exemple,

exige non seulement la mise en vibration des cordes vocales, mais encore le relèvement du voile du palais, la mise en position de la langue étalée sur le plancher de la bouche, l'écartement des mâchoires, l'ouverture des lèvres. » (p. 48).

En somme, GM décrit ici [a] comme un segment de trait phonatoire *voisé*, de trait lingual *dorsal*, de trait d'aperture *bas*, de trait de cavité labiale *étiré*. On notera qu'il n'a recours à aucun trait superfétatoire – si ce n'est la spécification d'écartement mandibulaire – et que sa description ne déroge en rien à la définition en traits distinctifs en usage depuis le structuralisme jakobsonien. L'auteur ajoute :

« Tous ces mouvements pourraient en théorie être exécutés rigoureusement au même instant, et il n'est pas impossible que cette simultanéité se produise parfois dans la pratique. Mais le plus souvent il n'en est rien. La concordance n'est qu'approximative. De même, lorsque le sujet parlant veut faire cesser l'émission de la voyelle, la remise en place des organes s'opère sans la précision d'un mécanisme absolument isochrone. La phonétique expérimentale a depuis longtemps mis ces vérités en lumière. Une bonne partie des additions d'ordre phonétique s'explique par cette discordance physiologique. Qu'il s'agisse du développement de nouvelles voyelles ou de nouvelles consonnes, il suffit qu'un des mouvements nécessaires à l'articulation soit légèrement avancé ou retardé, pour qu'il se forme l'embryon d'un nouveau phonème. Au cours du passage de [m] à [l], une petite avance dans le jeu du voile du palais sur celui des lèvres provoque l'apparition d'un [b]. » (ibidem).

Dans ce cas, l'auteur parle de « phonèmes adventices » (p. 49). L'auteur prend la segmentation comme le démembrement d'un phonème dont les parties se disjoignent pour vivre chacune isolément. L'innovation en est donc le fractionnement d'une unité phonique. Cela génère très souvent des phonèmes transitoires dont l'auteur énumère quatre cas principaux.

Le premier est le hiatus (la séquence constituée d'une voyelle suivie d'une autre, souvent suite à l'amuissement d'une attaque). Selon l'auteur, la plupart des parlers romans évitent le hiatus. Ils préfèrent soit contracter les deux voyelles soit faire fonctionner une des voyelles comme consonne soit créer une voyelle transitoire. Le [u] précédé ou suivi d'une voyelle peut susciter un glide [w] comme semi-voyelle transitoire. Tandis que le [i] précédé ou suivi d'une voyelle donne une transition segmentale en [j] – on parle aujourd'hui de *glissantes* pour ces *approximantes* de transition. Dans les langues comme l'espagnol, le souci que constitue le hiatus se règle par la consonnification d'une des voyelles qui se suivent. Cette consonnification touche très souvent la moins ouverte des deux voyelles en contact. Le deuxième cas de figure advient lorsqu'une voyelle est suivie par une consonne. Or, selon GM, quand une voyelle est suivie d'une consonne, on ne parle plus de hiatus. Les deux voyelles étant séparées par une consonne, elles deviennent alors stables. Dans ce cas, aucun processus de segmentation n'est nécessaire. Selon l'auteur, chaque retard dans la phonation d'une unité crée le détachement d'une autre unité. Cette nouvelle unité (transitoire) peut se détacher du côté de la voyelle ou du côté de la consonne. Le troisième cas de figure concerne une consonne suivie par une voyelle. Dans ce cas, c'est la consonne qui se scinde. L'auteur prend l'exemple du passage de la semi-consonne [j] à la voyelle [u] (p.84), comme le montrent bien les données de la carte 226 du *Petit Atlas* pour l'item correspondant au lemme 'genou', du lat. GENUC(U)LU.

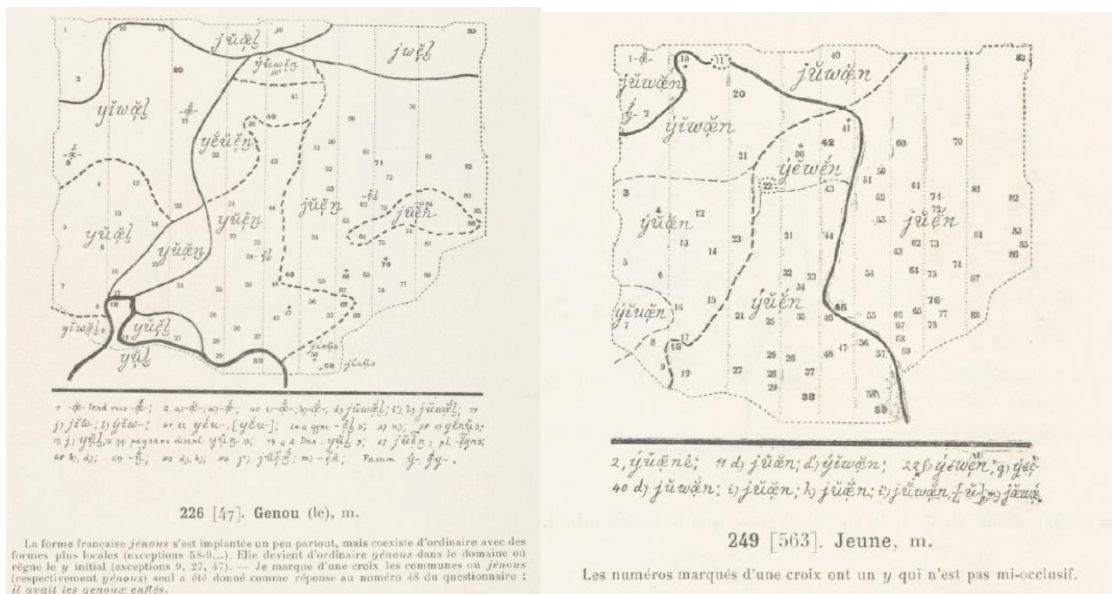


Figure 4. Cartes 226 et 249 du *Petit Atlas* (Millardet 1910b) : ‘genou’ < GENUCULU *ju’œl*, *zu’el*, *jiw’œl*, *zu’œl*, etc. vs. ‘jeune’ < JOVENE *juw’œn*, *zu’en*, *jiw’œn*, *zu’en*, etc.

Dans les deux cas de figure, la glissante palatale en initiale absolue, dominée par la primitive {I} doit s’accommoder d’un contexte vocalique subséquent labial, qui dégage du {U} (cf. Scheer 2015). La *Gestalt* réductionniste de GM fait bien d’identifier une dichotomie entre des réflexes palataux /j/ (glissante) à l’ouest contre des réflexes prépalataux fricatifs en /ʒ/ à l’est, selon une division géolinguistique quasiment parfaite. À titre d’exemple, la séquence diachronique de l’aboutissement nord-occidental du gascon landais lat. GENUC(U)LU > *jiw’œl* ‘genou’, carte 226 du *Petit Atlas*, dans la figure 5 *infra* résume en termes de phonologie gabaritique moderne l’essentiel des réagencements que suggère GM : l’occlusive initiale vélaire latine en attaque de syllabe prétonique se palatalise devant voyelle palatale moyenne /e/, laquelle entre en contact (*hiatus*) avec /u/ tonique, suite à l’amuïssement de la sonante nasale intervocalique, qui voit sa position squelettale vide remplie par l’élément {U} du noyau, tandis que le cluster consonantique secondaire -C’L- latin donne une latérale palatale, comme souvent en galloroman (ex. poitevin-saintongeais *ʒœn’ol*).

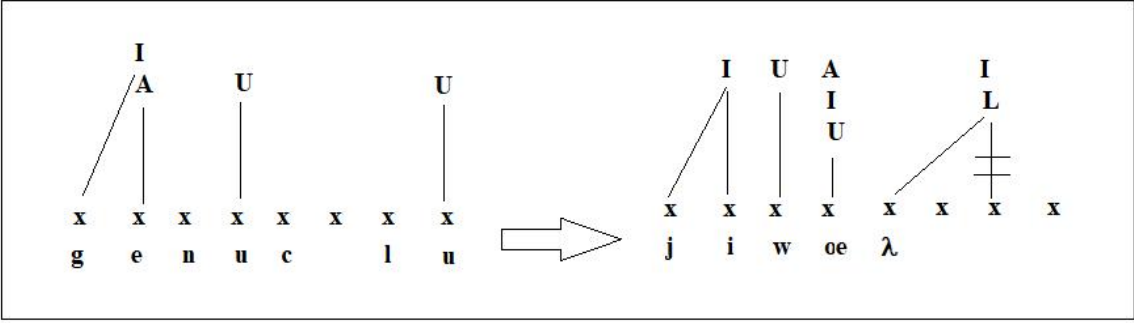


Figure 5. Principaux réagencements des primitives phonologiques dans la séquence diachronique lat. GENUC(U)LU > *jiw’œl* ‘genou’, carte 226 du *Petit Atlas*...

GM, tout comme Rousselot, Gauchat et Terracher avant lui (cf. Léonard 2020b), remarque également des changements phonétiques chez des locuteurs d’âge différent. C’est ce qu’il appelle un *recul* par rapport à l’évolution de la langue – et ce que nous appellerions

désormais l'observation du changement linguistique « en temps réel », à la suite de William Labov. Le quatrième paradigme mentionné par l'auteur s'intéresse aux cas des consonnes contiguës. Selon l'auteur, la segmentation est très rare dans le cas des consonnes proprement dites, mais elle peut s'avérer abondante en ce qui concerne les sonantes. Entre les consonnes et les sonantes se trouvent les *sistantes*. Elles occupent un domaine qui concerne les consonnes suivies des sonantes. Leur séquence produit une segmentation de la consonne et dédouble la sonante. Il appelle la segmentation de la sonante *anaptyx*, conformément à une tradition déjà bien en place, mais qu'il alimente abondamment en exemples issus de son domaine. Par ailleurs, quand la sonante précède la consonne, la sonante se vocalise pareillement. GM donne quelques exemples des cas d'épenthèse consonantique produits quand une sonante précède une *sistante*. Selon l'auteur, dans l'association des consonnes, certains couples sont improductifs. Il s'agit de la rencontre entre deux consonnes pures. Par contre, tous les autres couples sont productifs – ce qui revient à concevoir, dans sa *Gestalt* de « pré-phonologie », la notion d'enveloppe de sonorité, et de principe du contour (de sonorité) obligatoire. GM appelle « phonèmes de préparation et de résolution », les segments qui se rattachent aux « phonèmes transitoires » au début ou à la fin du mot.

Selon l'auteur, la prothèse se présente dans trois cas : quand le mot débute par une voyelle, par une sonante ou par une consonne. Les sons sont capables de s'influencer à travers le transfert de certains de leurs traits phonatoires et articulatoires. Ils s'assimilent, et souvent même s'agglutinent. Les sonantes, tout comme les voyelles, se segmentent chaque fois qu'elles se retrouvent à l'initiale d'un mot. Les consonnes n'admettent ce fait que si elles sont en groupe. Toutes ces remarques militent en faveur d'une Gestalt pleinement consciente des contraintes de contour de sonorité à l'échelle de la syllabe, voire à l'échelle de gabarits, susceptibles d'être compactés et contractés aux dimensions de monosyllabes. GM remarque que le développement des « phonèmes additionnels » est très fréquent à l'initiale. Mais il est très rare à la fin des mots. Pour lui, il est assez rare de voir dans les langues romanes, l'addition d'une voyelle après une sonante finale. GM appelle les « phonèmes additionnels » des « phonèmes de liaison ». Pour lui, les sons voisins ne cessent jamais d'exercer leur influence sur les sons adjacents : le « phonème » – autrement dit, le segment, avec son identité syllabique, voire gabaritique, reste toujours sous la dépendance du milieu où il est plongé.

Concernant la dislocation de phonèmes, l'auteur pense que les consonnes y sont assez rebelles. Ce sont les « phonèmes composites » qui sont sujets à la dislocation. Les sonantes sont également susceptibles de se disloquer. Ce phénomène sollicite très souvent les phonèmes moins complexes. L'auteur soutient aussi que l'intensité de la syllabe initiale peut être la principale cause du dédoublement d'un son et, là encore, il intègre à sa *Gestalt* préphonologique aussi bien des considérations métriques, prosodiques, que phonotactiques, impliquant la chaîne parlée, au-delà du simple mot – ou de la simple lexie.

Selon GM, la diphtongaison est un phénomène assez rare dans son domaine. Les voyelles latines se sont bien maintenues à l'état de monophthongues. Pour lui, les voyelles landaises sont des voyelles brèves. Cela leur a permis de rester rebelles à la diphtongaison, alors que la gamme de phénomènes de « segmentation », qu'elle prenne sa source dans la Gestalt lexicale et grammaticale des sujets parlants, ou dans les intersections aérodynamiques de la parole, des réalisations, aboutit à un vaste éventail de diphtongues secondaires et de complexification syllabique. Pour GM, « les faits désignés sous les noms – parfois assez mal définis – d'insertion, d'épenthèse, de prothèse, de transition, de soutien » relèvent donc tous d'une macro-catégorie empirique, jouant sur une grille rythmique – un gabarit (inter)syllabique –, qu'il ne savait bien évidemment pas nommer ni définir en tant que tel.

Mais sa Gestalt de phonéticien le fait se rapprocher de ce qu'on nomme aujourd'hui la Phonologie de Laboratoire⁹.

3. Conclusion et perspectives

Nous n'avons fait ici qu'effleurer à peine le potentiel d'actualité que représente l'œuvre de GM en dialectologie landaise, aussi bien qu'en phonétique et en linguistique générales. Les limites de la présente contribution ne nous permettent pas de nous aventurer plus loin dans ce continent englouti, en quelque sorte, comme nous l'avons montré, que représente ce seul prisme de son œuvre qu'est sa thèse de 1910 sur les segments de transition dans la chaîne parlée (Millardet 1910a). *Qu'est-ce que connaître ?* C'était la première des six questions que nous avons repris au cours d'Épistémologie des Sciences du Langage de Franck Neveu (question A). Pour GM, connaître, c'était explorer les données empiriques de manière véritablement interdisciplinaire, à la fois en tant que philologue, que dialectologue, que phonéticien, linguiste, mais aussi historien et géographe. Il éprouvait une sincère admiration pour le photographe et folkloriste Félix Arnaud (1844-1921), dont il citait souvent les données avec le plus grand respect. Ses connaissances dans le domaine du comparatisme indo-européen étaient vastissimes, et s'il savait cloisonner les champs de savoir afin de ne pas dérouter le lecteur ou aller trop loin, il va de soi qu'il avait immensément lu, dans les langues romanes et en allemand, comme en témoignent les abondantes références qui jalonnent son argumentation sur les segments adventices en gascon landais. Il y avait du Jorge Luis Borges, dans ce savant au style austère et sobre – quoique parfois passionné, dans ses polémiques avec et contre Jules Gilliéron et surtout Louis-Adolphe Terracher (cf. Léonard 2020a).

Il resterait tant à dire, sur l'articulation incessante de son argumentaire entre philologie, géolinguistique et phonétique instrumentale, comme *moyen de la connaissance principalement par l'expérience* (question B de Franck Neveu). À une époque où on nous somme d'être « interdisciplinaires », sommes-nous seulement aussi informés et habiles dans les différentes sous-disciplines des Sciences du langage que l'était un savant d'avant la Première Guerre mondiale ? Nous en doutons fortement, et d'ailleurs, c'est sans doute la réelle interdisciplinarité d'un savant comme GM qui contribue à rendre son œuvre si difficile d'accès aujourd'hui, voire qui explique qu'elle soit à ce point tombée dans l'oubli – y compris par les dialectologues de l'Atlas Linguistique de Gascogne, qui n'ont jamais été particulièrement férus de phonétique expérimentale – il n'y a d'ailleurs de laboratoire de phonétique ni dans les Universités de Toulouse, ni de Bordeaux, à l'heure actuelle. *Comment s'assurer d'une connaissance vraie de l'objet* – question C ? Par cette synergie entre théorie et empirisme, par cette transdisciplinarité assumée dans une seule et même *Gestalt* de chercheur, quitte à faire passer l'examen des faits avant l'impératif de constitution d'une théorie ou d'application d'un cadre théorique pré-existant. GM n'était pas phonologue, et sa conception même de la notion de phonème restait préstructuraliste. Et pourtant, les théories les plus modernes gagneraient à se ressourcer auprès de ses travaux (notamment la trilogie Millardet 1910a-c). Il *éliminait les leurres* (question D) en recoupant inlassablement ses sources et ses données, en ne prenant rien pour argent comptant – cf. son rejet d'une hypothèse de Chabaneau, citée plus haut. *Quels types d'objets se prêtent à la connaissance* – question E ? Les objets en relation, en combinatoire, organisés en systèmes, d'une étendue qui

⁹ Voir <https://langsci-press.org/catalog/series/silp> pour des ressources en ligne et une liste de publications. La Phonologie de Laboratoire est un paradigme de recherche alliant phonétique expérimentale et phonologie théorique dans une tentative d'ancrer les généralisations théoriques en phonologie dans l'étude de la parole, dans la continuité des travaux des pionniers de la phonétique instrumentale, notamment de l'abbé Rousselot – nombre de ces auteurs reconnaissent explicitement leur dette intellectuelle vis-à-vis de cette tradition, dont GM fut l'un des émules, bien que vite oublié.

ne s'arrête pas aux inventaires restreints à des fins de laborantin. Lui qui était un maître en phonétique instrumentale ne s'intéressait pas qu'aux mots isolés, voire aux logatomes qu'affectionnent aujourd'hui nombre de chercheurs en phonétique, mais il prenait en considération toute la chaîne parlée, à une époque où les vieilles habitudes de la philologie ne portaient guère à prendre un tel risque – il le faisait avec d'autant plus d'assurance qu'il travaillait sur des parlars vivants, et qu'il était un homme de terrain, qui collectait ses données de première main, hors laboratoire.

Enfin, question F : *quels types de questionnement, pour atteindre la connaissance ?* GM pratiquait un certain éclectisme : il citait autant les néogrammairiens, comme Karl Brugman ou, en romanistique, Wilhelm Meyer-Lübke, qu'Antoine Meillet ou son maître l'abbé Rousselot ou son futur collègue Maurice Grammont. Son ambition était bel et bien universaliste : il œuvrait pour constituer et consolider la linguistique générale, en la faisant entrer en synergie avec le comparatisme. Cette vision d'ensemble se manifestait notamment par sa préscience de la notion de diasystème, et l'intelligence profonde des mécanismes de cohérence et de cohésion dynamique, sans cesse en mouvement, mais d'une manière ordonnée, auto-organisée, des systèmes dialectaux et, de manière générale, des langues. Une vision aujourd'hui malheureusement un peu trop hâtivement remise en cause par les tenants du postmodernisme en Sciences du langage – faute de s'acquitter des prérequis de A à F de la liste de questions fondamentales que Franck Neveu fait bien de poser, et qui pourraient servir de boussole dans la pratique de la recherche en Sciences du Langage, au-delà de simples questions de cours.

Références :

- DURAND, Jacques 2005. « Les primitives phonologiques : des traits aux éléments », in NGUYEN, N., WAUQUIER-GRAVELINES, S., DURAND, J. (éds) 2005. *Phonologie et phonétique : Forme et substance*, Paris, Hermès, 63-93.
- DURAND, Jacques et KATAMBA, Francis (éds.) 1995. *Frontiers of phonology: atoms, structures, derivations*, Longman.
- GRAMMONT, Maurice 1933. *Traité de Phonétique*, Paris, Librairie Delagrave.
- LE GOFF, Jacques 2014. *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Seuil.
- LÉONARD, Jean Léo 2012. *Éléments de dialectologie générale*, Paris, Michel Houdiard.
- LÉONARD, Jean Léo (éd.) 2014. *Actualité des Néogrammairiens, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, n° 23, Louvain.
- LÉONARD, Jean Léo 2020a. « Actualité de la pensée de Georges Millardet en linguistique et dialectologie romanes à travers sa contribution à la RLaR », *Revue des langues romanes* [En ligne], Tome CXXIV n°1 |2020, mis en ligne le 01 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rlr/2938> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rlr.2938>.
- LÉONARD, Jean Léo 2020b. « De terracher, Rousselot et Gauchat à Labov : les sources francophones du co-variationnisme moderne. Apport et développement épistémologiques », in *Les Cahiers de l'ACAREF*, vol. 1, n°3, Actes du 1er Congrès Mondial des Chercheurs Francophones, Université du Ghana, Legon, juin 2019, 43-59.
- LÉONARD, Jean Léo 2022. « Parangons inférentiels dans l'*atlas linguistique du finnois* de Lauri Kettunen. Une approche réalisationnelle en morphologie flexionnelle d'un corpus dialectal fennique », in *Corpus*, n° 23 *Corpus et données en Morphologie* (sous presse).
- LÉONARD, Jean Léo et Souleymane DEMBELE 2021. « How Finnish (and Universals in Phonology) helped me to understand Senfo. Contrastive patterns in typological phonology ». Poster au colloque international par visioconférence : The sixth *Fonologi i Norden* (FiNo) Meeting University of Helsinki, 26-27 February, 2021.

- LOTMAN, Youri 1994. *Cercare la strada. Modelli di cultura*, Venise, Marsilio editore, trad. Du russe de Nicoletta Marcialis.
- MILLARDET, Georges 1910a. *Études de dialectologie landaise : le développement des phonèmes additionnels* (Bibliothèque méridionale, 1re série, XIV), Toulouse, E. Privat¹⁰.
- MILLARDET, Georges 1910b. *Petit atlas linguistique d'une région des Landes. Contribution à la dialectologie gasconne*, Toulouse, E. Privat.
- MILLARDET, Georges 1910c. Recueil de textes des anciens dialectes landais, avec une introduction grammaticale, des traductions en dialectes modernes, un glossaire et une table des noms de lieux et de personnes, Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres présentée à l'Université de Paris, *Romania*, tome 39 n°154-155, 395-396.
- MILLARDET, Georges 1914. « À propos de provençal *dins* », *Revue des Langues romanes*, LVII, 189-203.
- MILLARDET, Georges 1918a. « Le parler de Labouheyre », *Revue des Langues romanes*, LX, 73-96.
- MILLARDET, Georges 1918b. « Variétés », *Revue des Langues romanes*, LX, 97-136.
- MILLARDET, Georges 1921. « Linguistique et dialectologie romanes ; Problèmes et Méthodes » *Publications spéciales de la Société des langues romanes, Revue des langues romanes*, t. LXI, 1-368.
- MILLARDET, Georges 1923. *Linguistique et dialectologie romanes ; Problèmes et Méthodes*, Montpellier-Paris (Société des Langues Romanes), Champion.
- PARIS, Gaston 1888. « Les parlers de France », *Revue des patois gallo-romans*, Tome 2, 162-175.
- PETIT, Daniel 2016. « Mécanisme et organisme dans la linguistique, des Néo-grammairiens », in Léonard, J. L. (éd.). *Actualité des néogrammairiens, M.S.L.P.*, XXIII, 69-105.
- RUSU, Valeriu 1985. *Dialettologia generale*, Bologne, Zanichelli.
- SCHEER, Tobias 2004. *A lateral theory of phonology. Vol 1: What is CVCV, and why should it be ?* Berlin, Mouton de Gruyter.
- SCHEER, Tobias 2015. *Précis de structure syllabique, accompagné d'un appareil critique*, Lyon, ENS éditions.
- SWIGGERS, Pierre 2001. « Dialectologie et méthodologie de la linguistique. Georges Millardet et la *Revue des Langues Romanes* », *Revue des langues romanes* 105, 517–535.
- SWIGGERS, Pierre 2009. « Linguistique et dialectologie romanes : l'apport de Georges Millardet », *Dacoromania, serie nouă*, XIV, 1, Cluj-Napoca, 11-24.
- WEINREICH, Uriel 1954. “ Is a structural dialectology possible ? ”, *Word*, 4, 388-400.

¹⁰ Rendu accessible en ligne sur <https://ethnolinguiste.org/wp-content/uploads/2020/06/Millardet-Georges.-Le-d%C3%A9veloppement-des-phon%C3%A8mes-additionnels.-Etudes-de-dialectologie-landaise-1910.pdf>.